

Steve Reich, dialogues en grand orchestre

LIVRES Durant le confinement, le musicien, pape du minimalisme américain, a réalisé toute une série d'entretiens à distance avec d'autres artistes. Il en résulte des «Conversations» parfaitement éclairantes

PHILIPPE SIMON

🐦 @PhilippeSmn

«Dans les années 1960, j'étais surtout connu par d'autres artistes qui étaient en général des peintres, des sculpteurs, des chorégraphes et des réalisateurs. De ce point de vue, oui, j'étais underground. Je n'ai jamais cherché à être un rebelle. Je faisais juste ce que je désirais vraiment faire musicalement, en sachant parfaitement que la majorité de l'establishment musical rejeterait tout ça [...]» Nous sommes maintenant dans les années 2020, et Steve Reich (puisque c'est lui qui s'exprime au début de cet article) est devenu au bout de six décennies l'une des figures les plus révérees de la musique contemporaine. Car si Reich est un pionnier parmi d'autres (avec Philip Glass ou Terry Riley...) de ce que l'on a depuis appelé le minimalisme américain, il a mené cette manière particulière de faire de la musique (motifs répétés, déphasés et micro-modulés; pulsation

continue; dilatation temporelle; intrications; linéarité des timbres) vers des sommets de variété et d'expressivité.

L'art du décalage

C'est dès lors avec une saine curiosité que l'on découvre que le maestro a décidé de parler de son travail, et de nous permettre d'aller voir ce qu'il se passe sous le capot de ses créations. C'est le but de *Conversations*, une forme d'autobiographie fragmentée et dialoguée dont les Editions Allia viennent de donner une traduction française. Les conversations dont il s'agit ici sont une suite d'échanges que Reich a entretenus, durant la période de confinement (et majoritairement via Zoom) avec toute une série de collaborateurs et/ou d'âmes proches: Brian Eno, les compositeurs Michael Gordon ou Stephen Sondheim, Jonny Greenwood (guitariste chez Radiohead), les chefs d'orchestre Michael Tilson Thomas ou David Robertson, David Harrington (fondateur du Kronos Quartet), les artistes Richard Serra ou Beryl Korot (qui est par ailleurs son épouse), la chorégraphe Anne Teresa De Keersmaecker ou encore la soprano Micaela Haslam.

Au rebours de ce que l'on aurait (peut-être?) pu craindre, ces entretiens ne sont pas des exercices d'admiration; ce sont des moments d'échange – Reich se

renseigne tout autant sur telle ou telle œuvre de son vis-à-vis que ceux-ci s'enquière de la genèse d'une pièce ou d'une autre du compositeur. Voire de celle de Reich lui-même: le choc décisif de sa rencontre avec Stravinski et *Le Sacre du printemps*, son goût mesuré, dira-t-on, pour les musiques classiques et romantiques – plutôt qu'à Mozart ou Schubert, Reich tend la main, en amont, à Pérotin et, en aval, à Bartok et à Coltrane. Ces musiques, dit-il au compositeur David Lang, ont «toutes en commun une forte pulsation rythmique sous-jacente ainsi qu'une forme de centre tonal. La musique romantique européenne du XIXe siècle ne fait que s'éloigner toujours plus de ces deux caractéristiques.»

Une double-croche d'avance

En parcourant les pans de ce portrait impressionniste, on (re)découvre les pièces qui témoignent chez lui de cette quête de la pulsation: *Music for Eighteen Musicians*, *The Desert Music*, *Tehillim...* On renoue avec l'audace de ses premières pièces (*It's Gonna Rain* ou *Come Out*, dans lesquelles il manipulait des bandes magnétiques) ou avec celle de *Different Trains*, où les cordes suivent à la note près la mélodie de conversations enregistrées (des mono-

logues, plus précisément). Il revient sur les difficultés que les orchestres académiques ont rencontrées pour rendre justice à sa musique, et sur la nécessité, pour lui, de monter des ensembles *ad hoc*. Il décrit par le menu sa technique du *phasing* – le «décalage», un trait courant de ses compositions: «[...] un interprète, en accélérant légèrement, va peu à peu dépasser l'autre musicien; il va le dépasser d'une double-croche, mais sans qu'aucune note n'ait été ajoutée. Pour simplifier, imaginons que toi et moi [Reich s'entretient ici avec Richard Serra], on joue à l'unisson: toi, tu suis un tempo fixe, et moi je vais aller un tout petit peu plus vite que toi, jusqu'à ce que je me retrouve à avoir une double-croche d'avance sur toi.»

«Discuter des méthodes de composition, ça donne toujours des conversations un peu trop pointues, et pas forcément intéressantes», dit-il ailleurs au compositeur et chef d'orchestre Brad Lubman. Peut-être, mais – et c'est là le tour de force de ces *Conversations*: nul besoin que le lecteur soit au bénéfice d'un diplôme de musicologie pour apprendre une myriade de choses sur l'art et le parcours d'un artiste majeur. ■

Steve Reich. «Conversations», Editions Allia, 384 p.